

12 Fragments d'asphalte

Pierre Guigue-Rodet

12 Fragments d'asphalte

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08217-2

« ... Hier encore, je marchais sur la terre et des milliers de chemins fuyaient sous mes pas car ils appartenait à d'autres... aucun n'était à moi. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un, et Dieu sait où il mène : mais c'est mon chemin. »

Martin HEIDEGGER

1. Le vrai

La difficulté pour les sœurs avait été de tomber d'accord : elles ne voyageraient pas ensemble : pour l'auto stop, on avait moins de chance de provoquer l'arrêt providentiel à deux que seule. C'était l'évidence même : deux déesses, Alice et Aline, sur le bord de la route, feraient moins rêver qu'une seule. L'auto-stop, pratiqué en solo, rassurait l'automobiliste, y compris celui qui n'avait pas d'idée derrière la tête ; plus souvent qu'on ne pense, la rencontre ouvrait à la relation, favorisait de part et d'autre un intérêt particulier. La curiosité, l'empathie, ça existait.

Parfois, le hasard produisait des moments inespérés : d'entrée de jeu, la proximité, le confort relationnel, s'installaient sans les avoir cherchés ; une intimité inattendue surgissait d'instant fugaces à l'enchantement inexplicable, une sorte de mirage dont le souvenir peuplait le pays de nos songes et des émerveillements...

Alice adorait se promener dans cette contrée bien à elle. Aline, sa sœur, plus réaliste, avait accepté difficilement leur séparation.

Déliées de la gémellité par onze mois d'écart, la similitude indéniable de traits doux et réguliers, le dessin identique du menton, le même nez espiègle, un peu en trompette, les prunelles gris-clair, poussaient à l'erreur, et la rendaient crédible. A croire que l'unique lettre distinguant leur prénom, le devait à la génétique plus qu'à l'inspiration ludique de leurs parents.

Mais elles étaient fort dissemblables. Alice, l'aînée, accueillait l'imprévu comme l'antidote au train-train ; le divertissement était le sel de l'existence comme si vivre, n'était fait que de surprises. Elle avait la routine en horreur et fuyait « les sentiers

battus ». En mal d'émotions, elle trouvait son chemin dans les méandres de ses états d'âme... C'était une démarche, qu'Aline, la cadette, connaissait, tout en reprochant à Alice, d'être différente de l'héroïne de Lewis Carroll, et de ne pas en tirer parti pour mieux se comporter face au réel...

Aline, elle, se laissait guider par la raison ; elle structurait le temps en tranches où les vides se remplissaient comme dans des cases. Dans celles-ci, partenaires, évènements, contenus existentiels, répondaient à des raisons d'être connues, des singularités identifiées. Les formules, les livres, le classement, justifiés par la diversité du savoir, aidaient à apprendre le monde, pour le reconnaître... Alice, la moquait, agacée par le sérieux, jugé anormalement précoce, de sa cadette surdouée :

« Pour toi, la vie doit être comme une carte IGN. Le sentier balisé, les côtes du terrain prévues, les repères ciblés, et les symboles appris. Moi, j'aimerais des cartes où les signes sont à inventer, sans une signification préétablie, tu comprends ?

– Un code, ça se crée ! C'est pas de l'orpaillage ou des fouilles archéologiques, encore qu'elles demandent beaucoup de savoir !

– Le savoir est pour toi la seule représentation du réel, en fait, tu le dénatures. Ton réel à toi, c'est de l'abstrait ! »

A quoi, Aline répliquait :

« Le vrai et le faux sont réels. Le faux billet de banque existe et le vrai billet aussi ; mais seul le vrai est de la monnaie, peut être échangé car seul le vrai billet "est" ce qu'il dit être.

– Le vrai billet qui passerait pour un faux, ne serait plus vrai en tant que billet alors ? demanda Alice d'un ton mutin, heureuse d'avoir trouvé la faille.

– Tu as raison mais en apparence seulement. Que le vrai billet puisse passer pour un faux ne lui ôte rien de sa valeur. La vérité existe en dépit de l'erreur qui la masque... Le vrai est, qu'il le paraisse ou qu'il ne le paraisse pas. Tu dis : le soleil se lève ou le soleil se couche, mais c'est la terre qui bouge ; elle seule, tourne

sur elle-même. Le soleil est un astre quasiment fixe à notre perception. Depuis longtemps, depuis Galilée, la chose est connue. Notre langage de tous les jours, qui est un leurre, n'y change rien. Le vrai ne peut pas être aboli.

– Oui, n'empêche ! Les peintres, les écrivains, les artistes parlent du soleil couchant. Les photos d'amoureux, prises au crépuscule, expriment mieux la magie de l'amour que le film renvoyé par satellite montrant que la bille sur laquelle on est assis peut tourner comme une toupie, mais mille fois plus vite. Il est là aussi, pour moi, le vrai, comprends-tu, Aline ! Il est dans le perçu, dans ce qui m'aide à vivre tous les jours. Les couleurs existent mais il en est qui échappent au daltonien ; pour lui et pour lui seul, il est légitime de lui accorder le droit de les nier. Son nerf optique les refuse, et en dépit du fait qu'elles sont vraies, et qu'elles existent, elles ne lui sont pas opposables ! Quand admettras-tu que ta passion du vrai tourne à l'obsession, pour ne pas dire plus ! »

Aline se garda de surenchérir, et de reconnaître que Schopenhauer, un philosophe, avait tenu, à quelques nuances près, ce raisonnement. Il valait mieux qu'Alice continuât d'ignorer son existence... D'autant qu'il pouvait s'être fourvoyé lui aussi, avant elle, voilà tout ! Depuis plus longtemps. Encore que, ce que Schopenhauer¹ prétendait être vrai, était le fait ou la capacité de percevoir le réel, le phénomène en tant que tel de la perception, pas nécessairement le résultat de celle-ci... Aline n'ignorait pas non plus que le soleil tournait, il y mettait seulement trop de temps – en quatre milliards d'années, il en serait à son vingtième tour. Aucun humain ne le verrait jamais pivoter sur lui-même, de sorte qu'il pouvait être soutenu – et pas que par sa sœur – que la sensation de son immobilité correspondait à la réalité, du moins à celle à laquelle nous étions sensibles. Mais Alice userait de cette révélation comme d'une subtilité grandement spécieuse pour prétendre avoir raison ; Aline choisit donc de faire moins compliqué.

1. Arthur Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1819.

« Je te l'accorde, Alice. Mais l'impossibilité de voir, pas plus que l'illusion d'optique, ne dénature le vrai. Notre infirmité à déceler le vrai n'entache pas sa nature. Quand nous étions petites, nous avions le droit de croire que le crayon, qui dépassait du verre d'eau, était tordu à l'intérieur. A présent, seule l'ignorance en perpétue la croyance ou en valide l'illusion. Or, ça nous est refusé : nous avons appris qu'il n'en est rien, que la vitesse de réfraction de la lumière dans l'eau n'est pas identique à celle qui est la sienne dans l'air, et que cela affecte la vision ; l'image, qui en est déformée, ne reflète pas la réalité. A présent, nous le savons. Détecter le vrai est un privilège, une liberté, une force. De nous deux, tu es l'aînée ! Il serait temps que tu grandisses... »

Alice, incrédule mais diplomate, ayant reconnu sa défaite, Aline s'était trouvée en de meilleures dispositions... En conséquence, chacune, un sac dans le dos, faisait route seule. Le portable permettait de connaître l'avance ou le retard de l'une et l'autre. Le sort avait jusqu'ici été favorable : elles progressaient à un rythme comparable sur l'axe choisi. Alice avait dormi plus ou moins à la belle étoile alors que sa sœur, Aline, aurait pu se laisser aller dans les bras d'un jeune autrichien à la tignasse blonde, au regard curieux de tout, s'il n'avait continué vers l'Espagne ; et surtout si elle avait eu davantage confiance.

Il s'exprimait avec un fort accent ; en butant sur les mots, l'hésitation lui conférant une humilité qui le rendait d'abord sympathique. Mais il lui avait montré dans la boîte à gants une arme brillante et noire : un Luger inquiétant. Il avait ri aux éclats en voyant sa tête ! Avant qu'il ne revienne des lavabos, elle l'avait subtilisé, obéissant à un réflexe qu'elle trouva vite stupide (Alice aurait dit, une irrésistible intuition), le regrettant aussitôt ; l'arme avait suggéré du jeune touriste une idée moins idyllique. Son image, pour Aline, avait été brouillée, comme ses repères à elle. Munie de son larcin, elle courut se cacher derrière la remorque d'un camion espagnol dont le conducteur, revenu des toilettes, dormait déjà dans la cabine...

Aline prévint sa sœur qu'elle se trouvait à une centaine de kilomètres devant elle, et qu'Alice la rejoindrait, puisqu'elle, Aline, l'attendrait. Elles arriveraient au point de rencontre dans quelques heures ou le lendemain. Aline, sur la route, pour une fois avançait plus vite qu'Alice ; cette dernière, n'avait pu s'épancher faute d'avoir trouvé l'oiseau rare. Alice, d'habitude, avait partie liée avec le succès ; ses facilités de contact la propulsaient devant sa sœur à qui elle donnait l'impression d'être en roue libre. Mais pas cette fois-ci.

Alice, une fois installée dans la voiture bleue qui s'était arrêtée pour elle, avait fait effort pour suivre le propriétaire du véhicule aux glaces opaques. La quarantaine, le visage mou, le front sans rides ; ses dents de devant, lui faisaient une tête de lapin. L'air de rien, elle l'avait questionné sur son activité, comme l'aurait fait Aline. Il vendait des lunettes. Opticien, il avait renoncé à tenir boutique et plaçait ses montures en vendeur itinérant. Son fond de clientèle se tenait loin d'ici, dans le Finistère et les départements bretons. Le métier lucratif, dégageait de bonnes marges... En fait, il s'était surtout intéressé à elle comme à une friandise...

Sans arrêt, il louchait sur les jambes échappées du short, retaillé à la hâte dans un pantalon de toile avant de partir. Alice ne donna pas suite à la proposition de la convoier durant la nuit. Avant qu'il ait pu réagir, prétextant la nécessité, elle descendit à la station service où il prit de l'essence. Ce timoré, au physique flasque, malgré les « montures fantaisie » offertes sans autre motif que leur rencontre, ne dégageait aucun charme. Ce genre de type, à première vue inoffensif, mais aux frustrations manifestes, l'avait effrayée.

Rêveuse, elle s'interrogea... Qu'est-ce qu'on pouvait bien trouver à ce marchand de lunettes. Il aurait vendu des bracelets et des colliers d'or fin, qu'elle ne l'aurait pas suivi davantage. Alice songea qu'elle avait agi comme Aline l'eût décidé, elle qui questionnait les gens. Après quoi, elle les trouvait moins intéressants et les quittait sans regret.

« Tu presses le citron et tu le jettes. », lui reprochait-elle. Ça avait été plus fort qu'elle cette fois-ci. Heureusement. Car quelque

chose lui disait que le citron, ça aurait pu être elle, Alice. Elle se remettait du malaise ressenti en sa présence. Il n'avait pas l'air normal, la regardant à la dérobée. Une tartuferie malsaine émanait de ce conducteur solitaire, otage de fantasmes ou d'une idée fixe d'animal en cage.

Le sandwich à la main, dans la file d'attente devant la caisse, elle était en sécurité et soulagée. Elle sut qu'il la regarda longtemps après avoir payé, avant de redémarrer sans elle. Devrait-elle prévenir la police ? Qu'aurait-elle pu dire... Après tout, il ne lui avait rien fait. Car sans doute, elle ne lui en avait pas laissé l'occasion. Elle pensa à Aline et décida de lui adresser un message rassurant puisque tout allait bien... Elle avait même reçu un cadeau d'un automobiliste, un opticien en goguette, un peu inquiet et qui s'était fait des idées... et qu'elle avait au plus vite « largué ». Elle y avait gagné des lunettes de soleil ! Une paire neuve !

Si plus loin, il voyait Aline sur sa route, il risquait de la prendre pour elle, Alice. Mais sa sœur n'était pas comme elle. Aline, l'intellectuelle, pensait se donner les moyens de décoder le réel, de cerner les faux-semblants mais se rendrait-elle compte que ce type était *limite*. Alice avait horreur des livres, des revues et des journaux en revanche, elle se fiait à son instinct, son intuition ne l'abusait pas. C'est pourquoi elle n'avait pas à apprendre, prétendant que son *cerveau limbique* fonctionnait ; un radar, à l'abri duquel elle naviguait vers l'aventure, les grands espaces, les terres vierges qui faisaient rêver.

Alice, encore dans ses pensées, fut surprise de voir un policier assez grand, brun, l'air décidé, qu'elle n'avait pas remarqué, se diriger vers elle. Après avoir demandé ses papiers, il l'interrogea sur sa destination et exigea qu'elle vide ses affaires ! Il fouilla aussi ses deux gourdes : les douanes avaient signalé un habile trafic de cannabis. De faux autostoppeurs, descendaient de voiture avant le péage et passaient sans ennui les contrôles, tandis qu'étaient ouverts les coffres des véhicules. Ensuite, ils s'évanouissaient dans la

nature grâce à un discret ramassage. Le policier ne trouva rien : c'était le sac d'Aline qui contenait le cannabis prohibé ; sa cadette le lui avait confisqué :

« Tu es inconsciente ! En quantité infime ou pas, y compris pour ta consommation personnelle, tu risques une grosse amende et de passer devant un juge, vieille imbécile ! »

Alice en consommait peu, et par épisode... Mais Aline n'avait rien voulu entendre. Elle était excessive. Alice eut la secrète confirmation que sa sœur était un dragon quand le policier, avenant pour cette jolie fille, avoua que s'il avait trouvé « un joint », pour cette fois-ci, il aurait fermé les yeux !

Séduite, elle lui sourit, déjà conquise... Avec de la chance, si un nouveau contrôle mettait Aline (qui ne s'en était peut-être pas débarrassée), en présence du même policier, il croirait avoir à faire à elle, et ne révérifierait pas le contenu de son sac. La jeune fille le remercia d'un sourire charmeur, l'abandonna aussitôt car elle avait aperçu les deux vacanciers, avec qui elle avait échangé quelques mots peu avant. Elle repartit en leur compagnie. Ils étaient membres d'un club naturiste ; elle se sentit en sécurité. Ils auraient pu être ses parents.

Ils allaient tous les ans vivre un mois entier, nus comme des vers, en quête de « *l'authenticité que restituait le costume que tout le monde portait à la naissance* »... Alice les trouva touchants en pensant à Aline, à son amour de la vérité. Ceux là aimaient ne rien cacher, leur anatomie pas plus que leur prosélytisme. Une voiture commerciale bleue qu'elle reconnut, les suivit, n'ayant aucun mal à le faire car le couple de sexagénaires avançait sans précipitation... Alice fut consciente de jouer au chat et à la souris avec un possible déséquilibré. Ce qui correspondait à son tempérament. Sa jeune sœur aurait qualifié ce comportement d'infantile, pour ne pas dire plus. Mais Alice n'était pas celle du conte de Lewis Carol : elle ne suivrait le lapin nulle part et ne s'aventurerait dans aucun tunnel.

L'arrêt suivant, elle revit à proximité de la cafeteria, la commerciale aux vitres noires, aussi ne fut-elle pas étonnée quand